

### **Œuvres de Renée Vivien**

Études et Préludes.

Cendres et Poussières.

Évocations.

Sapho.

La Vénus des Aveugles.

Une Femme m'apparut...

Les Kitharèdes

La dame à la Louve.

Brumes de Fjords.

A l'heure des Mains jointes.

Poèmes en prose.

Du vert au violet.

Flambeaux éteints.

Sillages.

Dans un coin de violettes.

Le Vent des vaisseaux.

Haillons.

*Je rêve d'une mort qui serait une volupté, d'une mort qui serait une consolation de la vie, l'impossible bonheur lui-même. L'obsession de cette mort est pareille au désir qui s'exalte vers une femme aimée.*

R. V.

I

*Du moins, j'aurai connu la splendeur sans limite  
De la couleur, de la ligne, de la senteur...  
J'aurai vécu ma vie ainsi que l'on récite  
Un poème, avec art et tendresse et lenteur.*

Et maintenant  
que la vie a passé l'humble barrière de ses dents  
pour la quitter à tout jamais,  
stèle d'une païenne, je me mets  
à genoux devant ta pierre fruste,  
et, prenant le maillet et le ciseau qui tranche  
de mes doigts indécis et de mon poing robuste,  
stèle de marbre, je me penche  
vers ta blancheur pour que j'incruste  
en lettres blanches  
le passé qui sourit et le présent qui pleure,

Je n'effeuillerai point le sinistre asphodèle  
sur cette stèle,  
car elle aimait les jeunes Heures  
et la douceur des roses sur ses seins,  
l'argent clair des pommiers et l'or mat des raisins,  
et le printemps qui monte et l'automne qui tombe.

Je n'effeuillerai point les asphodèles sur sa tombe...

Je dirai la splendeur païenne de sa vie  
et la route qu'elle a suivie  
et ses chants de Lesbos et sa lyre et son corps.  
Je dirai toute la tristesse de sa mort  
et ses langueurs et ses rancœurs, toutes ses craintes  
et toute son extase à l'heure des mains jointes.  
Et, sans verser de pleurs  
et sans semer de fleurs  
sur cette stèle,  
je dirai, me souvenant d'elle,  
que sa vie était belle et que sa mort fut belle.

II

*Et, vois, nous abordons à l'île chimérique...*

Un jour, elle a parlé à Loreley :

– « Loreley, nous irons vers l'île chimérique.  
« Tu verras, nous aurons une nef magnifique,  
« et nous irons si lentement,  
« je t'aimerai si tendrement  
« et je te chanterai des vers si tendrement,  
« que je serai pour toi plus chère qu'un amant...

« Ma Loreley, tu es si belle !  
« Je prendrai tes cheveux dans mes mains sensuelles,  
« et je te presserai, ma douce, sur mon cœur.  
« Autour de nous, dans la lumière du matin,  
« tu verras les dauphins  
« qui mèneront pour nous leurs chœurs.  
« Le vent chatouillera nos têtes parfumées,  
« et nous aspirons, ô bien-aimée,  
« l'odeur du sel qui trouble et grise :  
« et ce sera une heure exquise !

« Je te dirai : – « Vois-tu, là-bas, dans le lointain,  
« ce point qui luit sous la lumière du matin ?  
« Vois-tu, là-bas, ce point magique ?  
« Ma Loreley, c'est l'île chimérique... »

III

*La lune se levait autrefois à Lesbos  
Sur le verger nocturne où veillaient les amantes.  
L'amour rassasié montait des eaux dormantes  
Et sanglotait au cœur profond du Sarbitos.*

Le soir tombe, comme une robe qui s'écroule,  
et la nuit vient, câline et nue et sans pudeur...

La brise apporte au nez de troublantes odeurs  
et le silence, comme un ruban noir, se déroule...

Comme une drachme neuve au ciel serein, la lune  
paraît, lente en sa course immense de déesse...

L'air et lourd de parfums et pesant de paresse :  
deux femmes ont passé, blondes dans la nuit brune...

Puis une voix monte en tremblant dans le silence :  
des accords pleurent sur la lyre lesbienne...

Et tout se tait dans les jardins de Mitylène :  
seule, la lune vit, lente en sa course immense...

IV

*Je hais les lourds parfums et les éclats de voix,  
Et le gris m'est plus cher que l'écarlate ou l'ocre...*

.....  
*J'aime le jour mourant qui s'éteint par degrés....*

.....  
*Allons vers le silence et vers l'ombre que j'aime...*

Elle parla, dans le silence de la nuit :

« Je n'aime pas le jour ; je n'aime pas le bruit ;  
« car le bruit et le jour sont trop fort et trop clair.  
« J'aime le silence et la nuit  
« et le lointain murmure de la mer...

« Lorsque la Nuit dort aux vergers de Mitylène  
« et que le silence se balance dans les recoins,  
« je songe à ses chansons qu'on chante dans la plaine  
« et qui ne montent pas vers moi qui suis trop loin.

« Je n'aime pas le jour brutal  
« qui éblouit comme un métal  
« chauffé au rouge.  
« J'aime que dans la maison rien ne bouge,  
« que les jasmins embaument près des balsamines,  
« et que la chambre soit silencieuse et sombre...

« Le silence qui rôde est comme une pénombre...  
« Le jour est masculin, la nuit est féminine :  
« Le jour est dur, la nuit est douce.

« J'aime la nuit et le silence  
« qui se balance  
«— molle cadence —  
« sur les brins d'herbe et sur la mousse,  
« dans le silence de la nuit... »

V

*Je te l'ai dit : je fus une simple païenne.  
Laisse-moi me hâter vers la douceur ancienne,  
Et, puisque enfin l'instant de ma mort est venu,  
Retrouver celles-là qui ne t'ont pas connu.*

Un soir, elle s'agenouilla, comme pour la prière,  
et, détournant son regard clair des lourds jasmins,  
elle tendit vers la lumière  
ses blanches mains :

– « Seigneur ! » dit-elle, « j'ai péché. Je suis coupable :  
« je ne me suis jamais approchée de la Table,  
« et je m'accuse, Christ, avec humilité,  
« de n'avoir pas connu plus tôt ta vérité.  
« Mais j'étais jeune, j'étais folle : elle était belle.  
« Elle avait des yeux bleus et une grâce telle  
« qu'on ne désirait rien d'autre que ses yeux bleus.  
« Elle était jeune, blonde, frêle, pâle un peu.  
« Sa joue faisait penser à la moitié d'une grenade  
« et sa voix avait la douceur des sérénades.  
« Je l'aimais.

A présent, elle est morte, et j'ai peur  
« qu'avec l'âge son souvenir ne sorte de mon cœur...  
« Christ, je quitte le temps et je viens à l'église ;  
« je m'abandonne à toi, puisque tu me l'as prise :  
« je ne saurais vivre sans elle. Je te dis,  
« Christ, que je veux entrer dans ton saint paradis  
« pour retrouver ma Loreley, ma fleur, mon ange.  
« N'est-ce pas que je suis une chrétienne étrange !  
« Mais tu es bon, Seigneur ; tu es grand ; tu es fort ;  
« et tu accepteras mon offrande, – ma mort ! »

VI

*C'est l'heure où je m'en vais et voici que tu pleures,  
Exactitude atroce et fatale des heures !...*

Et maintenant, dans les jardins de Mitylène,  
la nuit s'épanche, lente et sombre  
et lamentable comme un thrène  
sur une tombe...

Plus rien ne bouge dans la nuit.  
Les rossignols ne chantent plus.  
Plus un souffle. Plus une haleine. Plus un bruit.  
L'ombre partout s'est étendue...

Même le vent n'effleure plus les asphodèles.  
Un silence lugubre écrase,  
et les roses tombent des vases  
et pétale à pétale  
sur la pierre froide des stèles,  
tandis que dans l'ombre, tout près,  
sur un cyprès,  
une colombe mystérieuse a l'air  
d'attendre que Phoebe paraisse sur la mer...